

Les histoires d'après-demain : Il n'y a pas de faits sur l'avenir mais plutôt des fictions

Dans l'idée de maintenir une réflexion prospective permanente, il a été proposé aux membres du Conseil de développement de se livrer à l'exercice de la fiction sur la base de quelques principes :

- raconter une histoire d'anticipation avec pour cadre le territoire métropolitain
- privilégier la fiction (personnages, intrigue...) au texte prospectif classique
- se projeter dans l'avenir à 30 ou 40 ans
- laisser libre cours à l'imagination sur des scénarios de toutes natures (optimistes, pessimistes ou... lucides)



bedehel@wanadoo.fr

Delenda

(Carthago delenda est : Caton l'ancien*)

Par Bertrand de Laporte — 16 septembre 2014

L'horreur

Les drones d'attaque de l'Armée de libération Bretonne s'éloignaient enfin dans leur vrombissement caractéristique : la vingtaine d'appareils avaient mené une attaque coordonnée sur un des derniers bastions de la Milice de Chantenay qui s'était déployée sur la ville depuis quinze jours. Ce bastion n'était ni plus ni moins que la Mairie de Nantes, au trois quart détruite et fumante, abandonnée depuis quelques jours par les brigades des jeunes socialistes qui avaient subi de très lourdes pertes lors des attaques précédentes. La Milice avait repris les postes de combat, souhaitant reconstituer ses forces et grossir ses rangs avant de remonter vers le nord pour tenter une percée dans le front breton.

Ces drones étaient particulièrement redoutables et précis : quasiment indétectables par les rares radars encore existants, ils étaient armés de micro missiles à la puissance de destruction énorme, un mélange de semtex et de C4 enrichi à l'uranium, interdit bien sûr par la convention de Genève, et créaient des dégâts considérables. La tour Bretagne avait ainsi été détruite et le cours des cinquante Otages portait d'affreux stigmates des premiers bombardements intensifs des drones. En plusieurs endroits, la ligne de tramway était coupée et les aménagements d'Italo Rota comme passés sous une charrue géante.

Coincés entre l'Armée de Libération bretonne et les colonnes vendéennes du marquis Caumes de Villiers (arrière petit fils du fondateur du Puy du Fou), les résistants nantais dirigés par le colonel Oscar Kita, arrière neveu de l'ancien patron du football club de Nantes, avaient d'abord fait preuve et d'un réel courage et d'un sens réel de la tactique : le jeu à la nantaise en quelque sorte ! Des sorties audacieuses par Vertou, Ragon et Bouguenais avaient réduit à néant les premières troupes vendéennes, armées de simples fusils de chasse et de fourches volées dans les stocks de la Cinéscénie du Puy du Fou. Depuis, ces troupes n'avançaient plus au Sud Loire.

Au nord, un bataillon, le Bataillon de Bellevue, d'une centaine d'hommes et de femmes, contenait encore les troupes bretonnes du côté de Notre Dame des Landes, en s'appuyant et se camouflant sur les débuts de travaux de l'aéroport. Une partie seulement des installations aéroportuaires avaient été construites : des squelettes de béton poussaient par ci par là, permettant la guérilla. Ces troupes bretonnes avaient reçu momentanément l'appui des Zadistes, qui s'étaient rapidement enfuis, ayant du mal à accepter la discipline imposée par les capos brestois. Anciens de la Royale, ça ne rigolait pas avec la discipline ; pas vraiment du goût des constructeurs de cabanes.

La route de Rennes avait été coupée par d'énormes tranchées, ce qui empêchait les bretons de débouler sur la ville sur leurs pick up Nissan volés sur les aires de stockage des importateurs installés sur le port de Lorient. Avec l'appui des Communards d'Orvault et de Treillières, le nord était encore protégé.

Malheureusement, suite à ces quelques avancées sur le terrain, encourageantes, les drones étaient apparus, drones que l'armée Bretonne avait achetés aux Ecossais, qui les avaient volés à l'armée anglaise après le 3e référendum sur l'indépendance enfin victorieux.

L'objectif des Bretons était la destruction de Nantes (sauf le château d'Anne de Bretagne bien sûr, dont ils voulaient faire le lieu de gouvernement du Sud Bretagne). Nantes, symbole de l'arrogance des ligériens, empêchait de développer en rond des marques bretonnes, fière au point de ne pas succomber aux sirènes de l'union, devait être détruite. Ainsi, la Loire Atlantique se plierait au diktat des rattachistes. "Condevicium delenda est" s'était écrié, paraphrasant Caton l'Ancien, Jean-Paul Troadec, lointain neveu du Michel des bonnets rouges, dans un élan guerrier qui en avait surpris plus d'un ! Et ce aux dernières Vieilles Charrues, à la fin du concert des Tri Yann qui n'étaient d'ailleurs plus qu'un !

Et dorénavant, ce n'était que reculs successifs pour les troupes nantaises, sous les bombardements imparables et implacables de ces engins infernaux. Une fois les restes de l'armée nantaise anéantis, les colonnes bretonnes fondraient sur le département.

Qui aurait pu penser en 2012 que Nantes, la belle endormie qui s'étaient réveillée quelques années plus tôt au son des tambourins, des flûtes et des pipeaux du prince Jean Blaise, qui était devenue une des destinations touristiques et économiques les plus importantes de France, d'aucuns disaient d'Europe, pourrait un jour quasiment revenir aux heures les plus noires des bombardements alliés de 1943. Le centre ville était un quasi champ de ruines, les jardins publics des camps de réfugiés. Les ONG, en majeure partie mayennaises et sarthoises, faisaient ce qu'elles pouvaient mais on manquait de tout. Toutes les communications étaient coupées après la destruction des grandes antennes d'Orange-SFR, le dernier opérateur restant et semi nationalisé par le Front National. L'île de Nantes et le quartier de la gare se pavanaient encore de la hauteur de leurs tours mais ce n'était qu'une question de temps. Le nouvel Hôpital, jamais achevé, semblait dormir aux côtés de la carcasse de l'éléphant retourné par le tir d'un missile. Le manège des Monde Marins n'était plus qu'un enchevêtrement de béton et de ferrailles !

Après l'échec du gouvernement Hollande, qui avait quand même réussi à finir son quinquennat avec 7 % d'avis favorables, Marine Le Pen était arrivée au pouvoir, mais avec une forte minorité à l'assemblée : le hold-up n'avait pas complètement réussi mais avait créé une crise politique grave. La sortie de l'Euro avait été le coup de grâce ; décidée par des ordonnances qui avaient instauré la loi martiale, expulsé 3 millions d'étrangers et rétabli la peine de mort, cette sortie de la monnaie unique avait littéralement fait exploser l'économie (on était rendu à 9 millions de chômeurs). Les institutions, minées par la corruption, étaient devenues totalement impuissantes. Tout s'était très rapidement délité. La 6e république n'avait jamais vu le jour. Et il ne restait que des décombres de la cinquième !

Un décret du ministre de l'intérieur Florian Philippot, donnant possibilités aux assemblées locales de redéfinir leurs pouvoirs et leurs territoires, avait fait le reste. Jean-Paul Troadec avait relancé l'idée de la Bretagne à cinq départements. La Loire-Atlantique, autour du président Grosvalet, encore alerte, avait organisé rapidement son propre référendum ou le non au rattachement l'avait emporté largement.

Tous les ingrédients étaient en place pour un conflit, d'abord politique puis très vite armé. Les manifestations pour le rattachement s'étaient succédées à Nantes, St Nazaire, Châteaubriant, Ancenis, à chaque fois sources d'incidents de plus en plus graves. Evidemment, les manifestations étaient infiltrées par les rattachistes venus de toute la Bretagne. La police nationale, devenu quasiment inexistante, était petit à petit remplacée par une police d'agglomération et départementale. C'est elle qui était chargée d'encadrer puis de réprimer les rattachistes. Le recrutement avait été rapide et sur des critères pas toujours très précis. Certains éléments plus ou moins douteux avaient rapidement perverti le rôle de cette police qui ratonnait le breton et la bretonne à tour de bras, faisant monter la violence de part et d'autre : grenades, cocktails Molotov, taser, pistolet à grenaille jusqu'au premier mort par balle, un dix huit août, cours des cinquante otages, quelques 90 ans après celle de Jean Rigollet, ouvrier maçon venu soutenir les métallurgistes nantais en grève pour leurs "40 francs". Tout était en oeuvre pour que la guerre soit déclarée et les forces bretonnes massées au nord du département commençaient à marcher sur les petits villages avoisinants.

Voyant ce mouvement, les catholiques radicaux de Caumes De Villiers, encadrés par d'anciens officiers supérieurs à la retraite, formés tout jeunes aux "manifs pour tous", sortaient les fusils de chasse des châteaux, volaient les fourches au Puy du Fou et s'attaquaient au sud du département, bien décidés à faire de la Loire la nouvelle frontière Vendée-Bretagne. Heureusement que les Rezéens et particulièrement les bataillons de la jeunesse ragonnaise, dont certains issus aussi des mouvements catholiques mais de gauche résistaient durement. Les vendéens campaient sur les Sorinières et ne se risquaient que très rarement à l'intérieur du périphérique. Par contre, le MIN avait été complètement détruit, ce qui compliquait le ravitaillement de l'agglomération.

L'espoir

Les drones partis, les gravats fumant au milieu des incendies nourris par le bois des toitures de l'ancienne mairie, des silhouettes commençaient à sortir de nulle part, d'abris improvisés pour certains, et pour d'autres de caves aménagées dont celle du maire qui avait tenu à rester aux côtés du colonel Kita qui avait replié une partie de son état-major en ce lieu.

Johanna Rolland (elle venait d'entamer son cinquième mandat) sortit prestement de son bunker, une kalachnikov à la main, la poitrine bardée de grenades, entourée des membres de son cabinet, eux aussi armés jusqu'aux dents.

Malgré ses 74 ans, elle avait toujours cette fraîcheur, cette allure svelte et juvénile qui avait tant plu aux Nantais en 2014. Depuis, elle avait su prendre de main de maître la succession de Jean-Marc Ayrault, le précédent maire et dont la statue de 4 mètres de haut érigée devant la mairie avait malheureusement été coupée en deux lors d'un raid précédent. Elle avait su maintenir, malgré la présence du FN à la direction du pays et de la Région, une politique de solidarité et de respect de tous et ce jusqu'au jour fatal de la déclaration de guerre. Sa popularité était considérable, dépassant de beaucoup à chaque élection les scores déjà exceptionnels de Jean-Marc Ayrault. Certains la voyaient même comme Premier ministre le jour où la gauche reviendrait au pouvoir. Personnellement, elle ne se voyait pas du tout à un tel poste, persuadée qu'une malédiction flottait sur la ville à ce sujet.

Après la déclaration de guerre, sur le pont 24h/24, elle s'était sentie encore plus investie et depuis quelques années haranguait chaque jour les nantais et les nantaises, leur insufflant l'espoir par des mots bien sentis, organisant la distribution des vivres, surveillant de près ses collaborateurs, ses cadres, les employés municipaux pour que ce sens de l'intérêt général, de la communauté unie dans l'adversité soit maintenu : elle forçait l'admiration de tous et de toutes, et surtout celle des quelques rares centenaires cacochymes de la droite et de la gauche nantaise des années 2000 : ceux-là même qui l'avait enterrée quasiment tout de suite après sa désignation par Jean Marc Ayrault lui dressaient aujourd'hui des lauriers et une auréole dont elle se moquait fichtrement. Elle avait appris depuis bien longtemps à ne pas trop croire les flots de louanges et elle savait combien la roche tarpéienne est proche du capitole.

La chevelure au vent (elle refusait obstinément de porter le casque réglementaire de la Milice de Chantenay), elle prit la direction de l'ancien atelier Gérard Voisin, où Pascal Bolo, proche d'être centenaire, devait donner un concert au profit des enfants orphelins de la ville de Nantes. La voix était chevrotante, les doigts un peu raides, une surdité certaine l'empêchant par ailleurs de se rendre compte que sa guitare était désaccordée, mais l'enthousiasme était toujours là. L'atelier était bondé. Nombre de maisons s'étant effondrées alentour, les habitants s'étaient juchés sur les tas de gravas qui ressemblaient à des dunes. Aucune lumière ne brûlait pour ne pas attirer les drones. La voix de Pascal Bolo s'élevait ainsi dans le noir le plus complet : il venait d'entamer un hit ancien d'Hugues Auffray, Stewball, le cheval blanc, et la foule reprenait à l'unisson les paroles, couvrant ainsi les nombreuses fausses notes. Ce chant fut bientôt recouvert par tout d'abord un murmure qui allait grandissant puis par une mélodie sourde, lente et envoûtante : "Johannajohannajohanna". La population avait appris sa présence et lui signifiait ainsi son respect et sa croyance en elle. Pascal Bolo dut interrompre sa prestation, se disant que décidément le destin était bien cruel de l'obliger une fois de plus à laisser la place dans le cœur des nantais à cette maire-mère comme beaucoup l'appelait ! Mais comme tous et toutes, il l'admirait tellement !

La mélodie finit par s'atténuer et les nantais et nantaises se dispersèrent vers leurs abris de fortune, toujours sans aucune lumière, forts d'avoir pu ainsi communier ensemble autour de leur totem vivant.

Le lendemain matin, un soleil voilé se leva, laissant se découvrir les ravages de la nuit précédente. La haine vis à vis des Bretons monta d'un cran. Cette magnifique mairie qui avait accueilli tant de mariages, manifestations en tous genres, parades de Royal de Luxe et autres compagnies de rues était totalement détruite. Trop c'était trop : une queue très longue s'était formée devant les bureaux de recrutement des milices de Chantenay. Heureusement, une énorme cargaison d'armes était arrivée secrètement par la Loire sur plusieurs gabares parties de l'est d'Ancenis.

Nous serions bientôt prêts pour la reconquête, cette cargaison contenant pour la première fois des missiles anti drones, en provenance du Limousin où une start up de jeunes réfugiés nantais avait conçu et développé l'arme en quelques mois. Bientôt, ce serait le tour de Lorient, Rennes, Brest et Rennes d'être attaquées.

À 7 heures du matin, Johanna entamait sa première réunion.

** "Carthage doit être détruite". Attribuée à Caton l'ancien qui aurait ponctué régulièrement ses discours au Sénat romain de cette formule pour marquer l'animosité permanente de Rome face à la puissance de Carthage (épisode des guerres puniques)*